laboratoire et la salle d'hôpital. De bonne heure donc, il avait dû être amené à comprendre que, sans le concours de l'expérimentation, l'observation pure se montre souvent impuissante, tandis que, par contre, les données expérimentales, en tant, du moins, qu'il s'agit de la pathologie de l'homme, restent presque toujours sans application lorsqu'elles ne sont pas incessamment soumises au contrôle de la clinique. On peut dire que le grand caractère de la vie scientifique de Vulpian est là, dans cette union intime du médecin et de l'expérimentateur.

Aussi doit-on le considérer comme l'un des fondateurs, l'un des promoteurs principaux de cette méthode puissante, qu'on peut, à juste titre, appeler française et qui, parce qu'elle reconnaît et proclame hautement les droits de la clinique, peut seule diriger, par des voies sûres, le mouvement qui conduit à la rénovation scientifique de la médecine par la physiologie.

Certes, les circonstances ont secondé Vulpian dans son élévation rapidement progressive aux situations scientifiques les plus éminentes. Mais il n'est que juste de reconnaître que ses fortes études, poussées dans tous les directions de la science biologique, qu'une éducation littéraire solide, mises au service d'un esprit lucide et pénétrant, l'avaient de bonne heure armé pour la lutte. Aussi lorsque se présenta "*cette marée des affaires humaines qui, saisie au moment du flux, conduit sûrement au succès*", n'eut-il qu'à se laisser pousser jusqu'au port.

Nommé médecin des hôpitaux en 1857, agrégé de la Faculté de médecine en 1860, Vulpian fut appelé, en 1864, à suppléer Flourens au Muséum d'histoire naturelle, dans la chaire de physiologie comparée, qu'il a occupée jusqu'en 1866. L'épreuve fut décisive; le succès du jeune professeur avait été éclatant. Il s'était affirmé comme expérimentateur habile, critique rigoureux et aussi comme inventeur. A chaque pas, pendant le cours de son enseignement, il avait fait preuve d'une maturité d'esprit et d'une élévation d'idée dont on n'admirait pas moins la précocité que la grandeur.

Les *Leçons sur la physiologie générale et comparée du système nerveux*, publiées en 1866, sont en quelque sorte la représentation écrite de cet enseignement. L'ouvrage, on peut le dire, était, tant par la forme que par le fond, parfait pour l'époque. Non seulement l'auteur y exposait les connaissances du temps sur les sujets dont il traite, mais il y exposait aussi les résultats de ses expériences personnelles sur le mode d'action du curare, sur la dégénération et la régénération des nerfs sectionnés, sur le mode d'activité des fièvres nerveuses. On y remarquait surtout les leçons relatives à la physiologie normale et pathologique de la moelle épinière, des diverses parties de l'isthme de l'encéphale, des hémisphères cérébraux enfin.